

Leonid Dimov. Poèmes

DÉDOUBLEMENTS

Le matin s'est passé dans un culte
Au soleil qui ne se lève pas.
Volent dans les chauds brouillards de jadis
Des pigeons urbains dans le loïn.

Voici, les maisons de verre, neuves,
Elles se sont colorées de jaune à l'entrée.
Ne souffle pas : c'est nous là-bas
Auprès du goût des cerises amères.

Nous irons, tu sais, au cinéma :
Il y a un spectacle avec des oursins.
Ne souris pas et ne nous attends pas :
Nous resterons au film, pour la suite.

(*A.B.C.*, Bucarest 1973.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

RÊVE DE VIANDE

Appuyez-vous sur moi, carcasses de porc
Aux striures de boue de la race York,
Croupes de génisses, monceaux d'entrecôtes :
Aujourd'hui je suis l'assommeur aux trois écharpes
De la veille insinué dans l'abattoir
Pour délivrer les âmes de tous les
Taureaux, béliers, verrats
Pour le matin de leur résurrection
Quand ils flotteront tous, ocarinas d'argile
Colorés en framboise et vert-cru,
Larmes de fer-blanc leur pendent
Des yeux mis à la hâte, gratis
Qu'ils revendront et porteront
Aux enfants scrofuleux accroupis aux palissades
Alors, au jour du Jugement,
Quand on échangera tous les souvenirs pour un calot...
Mais ça suffit. De nouveau nous voilà à tourner
Autour des pouvoirs d'ambre
Qui se trouvent là où il y a partout des ondes
Nous élançant dans l'obscurité vers les vergers burgondes,
Vers les beffrois bavarois à bavoires
Vers les yourtes pleines à l'entrée de tourteaux
De bouse pour le temps d'hiver
Et des mongoles ivres aux bouches des alambics
Et moi-même dans la ténèbre
Luisante, à fondations de crimes,
Car je tuerai pour un sol, pour un rouble,
Avec l'acier bleu d'une spatule double

Reçue en don dans une ère antérieure
De la part du roi épistolaire Nabuchodonosor.
Je vais ranger des quartiers, viande de bouillie, carcasses
Dans les boucheries des roses commencements
Pour que je danse après siffler
Une danse tyrolienne
Avec yoddles jubilants
A ne pas finir
Là-haut en cimes de silex silencieux
D'angoisse des nuits à la broche.
Recommençons du commencement.
On a pendu les veaux par la langue,
Les méduses par l'ombrelle, les Carélmities par le nez
Et comme ça le règne entier,
Et maintenant je m'occupe à le trier
Seul, appuyé sur un trident,
Au centre de l'immense coupole, attentif
Pour voir comme les moitiés écorchées et joyeuses
Baignent en larmes les tables.
J'ai encore un saint protecteur longévifique et solennel
Pour l'étourdir au vortex avec un marteau de bois
Et lui déterrer l'âme des viscères
Pour qu'il monte au plafond grisé de plaisir.
Vous voyez, au Dieu, en ardente jubilation
Sur le sentier des asymptotes je me suis substitué
Et je tends maintenant vers ce qui est,
Je ferme les yeux je vois des cétacés
Fuyant par l'océan vers moi,
Des Comores aux Aléoutiennes
Qui vont entrer par les lucarnes
Pour que je les coupe, fumantes, en tranches de carnes
De carne rouge tendre, carne de phoques
Voulant dire si on en rêve : maladies atroces.

(*A.B.C. Le livre aux Rêves*
Bucarest, 1969.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

ARCHIMÈDE

Chauve vieillard, ne t'effraye pas
Si ton ombre ne viendra pas
On va lui trouver quelque part
Une plus multiple racine

Essuye ton trièdre fleuri
D'angle plus vague au coin de bouche,
Des chambres liquides ont frémi
Jusqu'au plafond, holothuries

Ramasse ta pensée circonscrite
Et prends du sable, ça ne se voit pas :
Le soldat qui t'a tué
Semblait au soir être Archimède.

(*A.B.C.*, Bucarest, 1973.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

Il y avait, loin, le soleil à moitié couché
En face d'une paroi de nuages, qui s'élevait de plus en plus.
De même, la ville au seuil de l'hiver, et sur le mental entier
Une noire bande perforée
Dont les trous laissaient voir des scènes
Obscures, d'habitats souterrains.
Et il y avait à peine émigrés de n'importe où en Bolivie
Sept familles d'oiseaux Kiwi.
Y en avait presque autant lorsque j'ai pénétré
Bistré, amputé et tondu,
Muni de dispositifs et de trompe,
Enterré à grand-messes et pompe
Dans ce monde dont je savais
Qu'il existe, mais n'y croyais pas,
Même en voyant le hublot du diesel géant
D'où nous faisaient signe des conductrices en combinaisons.
J'ai pincé les lèvres à la vue des autres hôtes
Et je les ai regardées les fraîches montagnes
Qui ont commencé à nous entourer précipitamment.
On a dépassé les haltes aux semi-lunes,
Les aiguilles craquèrent, ... enfin, aucun plaisir!
Et on s'est arrêté en plein passé,
Dans une gare aux fruits montagnards
Vendus en paniers et bocaux
Par les graves habitants et habitantes
Sautant sans rime sur trois pieds,
On aurait dit des kangourous pleins de ressort;
Je me suis dit je délire et j'ai feint de ne rien observer,
Mais bien que courbé sous les besaces
Je me suis acheté un panier de fraises
Et je suis parti dans une rue cailloutée
Aux maisonnettes d'ivoire et bakélite,

Comprenant que tu m'attendais en gilet de rubans
Dans cette bourgade de montagne.
Tu as pour moi un mouchoir lie-de-vin,
T'es par la cuisine affairée,
As mis la table aux couverts luisants,
Mais n'as pas eu le temps d'emprunter des verres.
Ça ne fait rien, nous allons boire aux deux tasses ventruées,
Achetées, t'en souviens, à la fête aux poteries,
A la casse du printemps, dans le soleil sonore,
Derrière la gare à plate-bande
D'où nous regardait la génération anabionthe
Des nivéoles perçant dans les rythmes des martelets en fonte.
Puis chez nous, tu m'as raconté des souvenirs qui
Rappelaient la scène de maintenant avec les plats
Gardés au chaud. Nous nous souriions devant l'immense
Paysage. Mais quand j'ai saisi à la pincette
La tranche de citron —
Figés tous les deux : orange
Renaissait dans la pièce un éclairage d'ailleurs —
Je me suis élevé la serviette à la main
Au-dessus de la chaise, de la table aux narcisses
Et j'ai flotté effroyablement lourd par les portes ouvertes
Tu pleurais, étais nu-pieds, avais de longs cils,
Portais une jupe verte aux noires rayures
Et moi dans mes vêtements de bure
Je suis devenu une tache de fumée,
Puis une aigrette flottant en bas de l'escalier
Puis une sorte d'obscurité légère
Courant en frissons, courant évaporé
Sur la route taillée dans l'argile rougeâtre,
Le fleuret à la hanche, ne pas manquer la diligence
A la vieille auberge, en cristal de Mayence.

(de *Éleusis*, Bucarest, 1970.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

RÊVE RATÉ

Était-ce celui de Démocrite ou de Leucippe,
Le sourire de ce quart de visage
Tourné un dixième de seconde
Dans le grouillement de couleur moribonde?
J'ai senti alors une rage,
Voulant le sortir de cette poussière
Et je commençai à nager, à voler, à grimper
Dans quelque chose, au-dessus de quelqu'un, par quelque part.
J'ai failli le recomposer,
Il m'obsédait ce quart de visage
Si bien connu et si loin.
Encore une seconde et je l'aurais tiré de la mort
Au moins autant qu'il était : un quart,
Avec son sourire livide et inerte.

Mais sans savoir comment m'ont envahi
Châteaux bleus aux créneaux enneigés,
Villes blanchâtres parmi les baobabs noirs,
Provinces ibériques dirigées par des arabes,
Un dieu argenté sur des voûtes étoilées,
Déliçates bêtes avec des nains dansant sur leurs dos,
Diables armés qui me tentaient de nourriture,
Chevaliers aux noirs boucliers triangulaires,
Gardiens de papillons au capuchon parmi des bleues fougères,
Papes décapités dans des marais salmastres,
Morts qui veillaient morts et mortes,
Archers miséricordieux décorés par un loup-garrou,
Notre Dame accouchant dans un arbre.
Et j'ai toujours gardé la nostalgie de ce quart de visage
Sans savoir si c'était Démocrite ou Leucippe.

(A.B.C., Bucarest, 1973.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

Les gars! Il s'est ébréché l'émail terreux et virginal
Sur le globe caché dans l'orgue au perroquet,
Venez vite voir par la brèche :
Même s'il nous dit de n'y pas toucher sous peine d'injure!
Pourvu que vous n'approchiez pas trop,
Ah! tirez-moi par les pieds!
Mais non! Laissez-le tomber
Mon être mortel et digitigrade,
(Ces derniers temps je ne marchais que sur la pointe)
Allez à l'intérieur, ne vous écarquillez plus aux vitres,
Que commence la représentation
Avec escamoteurs de Galaad, avec motocyclistes de Dalmatie.
Depuis combien il vous attend au baïram
L'ancêtre, l'hippopotame édenté
Et même le prince jaguar vergeté
Traîné par la queue à travers le Tartare;
Il y a des percherons avec balerines
Dansant pour moi sur la croupe,
Chiots bleus fibromés
Disant des obscénités en langues d'homme,
Quand les zèbres portent au trot
Des barrils de cherry...
Mais, pourquoi vous divulguer tous les secrets!
Regardez comme se balancent les filles
Acrobates à la perche.
Voilà Hryps avec ses divers segments,
Voilà Hippodamie, la fille du roi de Pise,
A côté de son cocher qui lui porte la valise.
Et si
Nous quittons la mythologie et entrons dans la baraque
Il ne nous reste qu'à nous tenir tranquilles,
Assis sur les places du devant. Mais pourquoi me regarder

Avec une telle angoisse? Qu'est-ce qu'il s'est passé?
Je sais, je ne suis plus le même, j'ai changé :
Mes yeux se sont agrandis, je vois mieux,
Si ça vous afflige, ne me dévisagez pas
Ni les rides noirâtres de ma nuque.
Tenez, un œillet
Pour l'offrir à la bien-aimée, celle-là, la suave, du strapontin,
Qu'elle ne dise plus que c'est à moi la faute
Si m'a poussé des écailles rouillées sur le dos,
Si j'ai une queue trilobée et des sabots aux pieds,
Si je ne me nourris depuis naguère que de noyaux et de bosan,
Si l'une des oreilles est droite et l'autre flasque —
Et maintenant, adieu : on m'appelle sur la scène,
Je joue dans le mystère à la petite sirène
Que je m'en vais ravir par une méthode moderne
Pour la faire hurler de caverne en caverne.

(de *Éleusis*, Bucarest, 1970.)
trad. D. Tsepeneag, M. Deguy.

* Leonid Dimov est né en 1926 en Bessarabie; traducteur du français, du russe, de l'italien, c'est à partir de 1966 qu'il se fait reconnaître comme poète. Il publie à Bucarest : *Sept poèmes*, 1968; *A.B.C.*, 1973. Tsepeneag et Dimov imposent en Roumanie le courant littéraire appelé « Onirisme ».